

Charon, le passeur

Post mortem de Louis Bélanger

Philippe Gajan

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2000). Compte rendu de [Charon, le passeur / *Post mortem* de Louis Bélanger]. *24 images*, (100), 53–53.

CHARON, LE PASSEUR

PAR PHILIPPE GAJAN

D'emblée, le film nous entraîne sur un terrain familier, s'ancre dans un quotidien à mille lieues des artifices d'un décor. Le film de Louis Bélanger rassure par sa capacité à raconter une histoire simple de façon simple. Et toutes les histoires ne semblent-elles pas incluses dans celle-ci: une femme, un homme, leur rencontre? Un triptyque filmé à plat peut-être parce que la

croissance en un avenir meilleur, la volonté de faire bouger les choses l'animent.

Lui, Ghislain, impeccablement interprété par Gabriel Arcand, incarne la mort, la résignation, une existence qui ne va nul part. Son travail à la morgue s'impose à tel point qu'on ne sait pas si c'est lui qui l'a choisi ou l'inverse. Contrairement à la jeune femme, sa situation semble immuable,

comment (ré)apprendre à vivre? Avec maladresse tout d'abord, il semble s'éveiller d'un long sommeil. Ses sens, sa sensibilité, sont engourdis et ne demandent qu'à s'épanouir.

Film sur la vie, sur l'idée de la traverser en la prenant à bras-le-corps et non plus comme un bagage, souvent servi avec bonheur par une bande-son qui interagit constamment avec l'humeur des personnages (Ghislain et le blues, Ghislain et les émissions de radio de la nuit), on pourrait lui reprocher un manque d'ambition ou encore d'ampleur. Ce serait négliger le fait qu'il fallait un certain culot pour filmer sur un pied d'égalité nécrophilie, désirs inavoués, amour maternel ou encore une scène de pardon. Le point de vue adopté ici est justement que tout est histoire de point de vue. Que, dès lors, un acte ne mérite pas forcément une sanction immédiate. *Post mortem* illustre cette réflexion quasiment par l'absurde, à la manière d'une caméra de surveillance qui s'abstient, de par sa nature, de juger ou même de prendre part aux événements. D'où le sentiment d'être devant une œuvre inclassable, un peu à l'image d'une époque qui ne sait plus très bien où elle en est. Faut-il en rire ou en pleurer? La réponse de *Post mortem* est une fin ouverte, une fin qui respire sans pour autant verser dans le conte de fées.

Et pourtant... Car l'équation du film se lit ainsi: la vie rencontre la mort, David contre Goliath; de cette lutte inégale c'est David qui sortira vainqueur, car la vie est plus forte que la mort au cinéma. ■



Ghislain (à droite), impeccablement interprété par Gabriel Arcand.

vidéo que connaît bien le réalisateur, avec ses codes particuliers, apprend la franchise du regard. Une histoire simple donc, qui, pourtant au détour des mots, des images, ramasse une parcelle d'universel.

Elle, Linda, incarne la vie, débordante, la sienne mais surtout celle de sa fille. Et la vie dans *Post mortem* se caractérise par des rêves qu'il faut concrétiser, d'urgence et par tous les moyens. Cette jeune mère a donc choisi comme métier de détrousser des hommes de rencontre; ce n'est pas moral, ce n'est même pas immoral, c'est comme ça. La nécessité d'aller vers demain pour vivre son rêve d'une maison à la campagne avec sa fille justifie à elle seule tous ses actes. La

intemporelle, semblable à la mort à laquelle renvoie inmanquablement sa non-existence. Sans passé, sans avenir, sans même de présent, tous ses gestes sont anodins, mécaniques.

Leur rencontre dès lors est placée sous le signe des contraires. L'eau et le feu. Et pourtant, dans ce cas, c'est l'eau qui va réchauffer le feu. Ghislain atteint la dimension d'un passeur. Il est Charon qui faisait traverser aux morts le fleuve des enfers. Mais à la différence de son prédécesseur grec, c'est vers les rivages de la vie qu'il ramène sa belle. En échange, s'il ne gagne pas encore forcément l'amour, il revient au moins à la vie. Et tout le film est alors consacré à sa réédu-

POST MORTEM

Québec 1999. Scé. et ré.: Louis Bélanger. Ph.: Jean-Pierre Saint-Louis. Mont.: Lorraine Dufour. Mus.: Guy Bélanger, Steve Hill. Dir. art.: Colombe Raby. Int.: Gabriel Arcand, Sylvie Moreau, Hélène Loïsel, Sarah Lecompte-Bergeron, Pierre Collin, Roger Léger, Vittorio Rossi, Ghislain Tachereau, François Papineau. 92 minutes. Couleur. Prod.: Lorraine Dufour. Dist.: Film Tonic.